



HAL
open science

La critique de la modernité technique chez C. F. Ramuz

Alexandre Moatti

► **To cite this version:**

Alexandre Moatti. La critique de la modernité technique chez C. F. Ramuz. Revue d'histoire littéraire de la France, 2018, pp. 411-422. halshs-02280038

HAL Id: halshs-02280038

<https://shs.hal.science/halshs-02280038>

Submitted on 5 Sep 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Alexandre MOATTI, « La critique de la modernité technique chez C. F. Ramuz », *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 118^e année - n° 2, 2 – 2018, p. 411-422

(direction éditoriale de l'ouvrage : Alain GÉNÉTIOT)

Sommaire complet du numéro (mai 2018) à [https://classiques-garnier.com/revue-d-histoire-litteraire-de-la-france-2-2018-118e-
annee-n-2-varia.html](https://classiques-garnier.com/revue-d-histoire-litteraire-de-la-france-2-2018-118e-annee-n-2-varia.html)

La critique de la modernité technique chez C. F. Ramuz

La critique par l'écrivain et essayiste Charles Ferdinand Ramuz (1878-1947) de la technique et de la modernité semble avoir été peu étudiée de manière systématique¹. Elle est pourtant très présente dans plusieurs de ses ouvrages de fiction (romans, nouvelles) et surtout dans ses essais : parfois de manière perlée mais acérée (dans les nouvelles notamment), parfois de manière plus développée. Quelles sont chez Ramuz ces critiques ? Sont-elles inspirées d'un « air du temps » (notamment celui de « l'anti-machinisme » des années 1930), ou sont-elles ancrées tout au long de son œuvre², et par ailleurs plus spécifiques ? Sans prétendre répondre de manière affirmée à ces questions, nous souhaitons faire ici, citations à l'appui, un premier essai de catégorisation de ces critiques, montrer pourquoi elles nous semblent consubstantielles à la pensée de Ramuz et comment elles s'inscrivent dans une histoire de la critique de la modernité technique, à laquelle elles sont indispensables.

*

Un premier thème sous lequel nous regroupons plusieurs idées est celui de l'asymétrie³. Le temps qu'il faut pour « qu'une chose soit amenée à être », pour qu'elle soit ce qu'elle est, est infiniment supérieur au temps qu'il faut pour qu'elle ne soit plus. Ramuz illustre ce concept par l'image de la cathédrale, que l'homme construit en deux cents ans, mais que peut détruire une seule de ses bombes fabriquées à la chaîne⁴. L'exemple ne ressortit pas uniquement à l'art – c'est bien la technique qui est en cause, au fondement des guerres mondiales, et notamment celle de 1914-1918, première

¹ On trouve un article que son auteure range dans la catégorie « écocritique » (Montserrat López Mujica, « Le monde naturel de C.F. Ramuz. Une approche écocritique de son œuvre », *Bulletin des Amis de Ramuz*, n° 35, 2014, Université François-Rabelais de Tours). On lira surtout Michel Raimond, *Éloge et critique de la modernité. De la Première à la Deuxième Guerre mondiale*, Puf, 2000, ainsi que deux articles d'Alexandre Schild qui analysent le rapport de Ramuz à la technique en le replaçant dans un cadre philosophique et politique (« "Aimer son temps" ? L'aimer "quand même" ? Ce que la poésie pensante de C. F. Ramuz peut nous apprendre de l'amour », *Bulletin des Amis de Ramuz*, n° 36, 2015, Université François-Rabelais de Tours ; « Ramuz et la politique », dans Christine Dupouy et Jean-Louis Pierre (dir.), *Éthique et politique dans l'œuvre de Charles Ferdinand Ramuz*, Arras, Artois Presses Université, 2017).

² Nous avons porté notre attention principalement sur deux essais de Ramuz, *Remarques* (1928) et *Taille de l'homme* (1933), qui permettent de mettre en évidence un certain nombre d'arguments originaux ; nous avons pu par la suite étayer cette approche avec quelques éléments plus précoces de Ramuz, comme son *Journal 1895-1920* ; il ne nous a pas été possible à ce stade d'étudier l'ensemble de l'œuvre de Ramuz à travers le prisme du rapport à la modernité technique.

³ Il est notamment développé dans le *Journal* (*Choses écrites pendant la guerre*), *Œuvres complètes*, t. III, Genève, Slatkine, 2005, pp. 315-318. Nous renvoyons désormais principalement à cette édition de référence en l'abrégeant OC ; nous remercions Stéphane Pétermann (UNIL) d'avoir bien voulu référencer ces citations, des discussions que nous avons eues sur le sujet, ainsi que de sa relecture.

⁴ Ramuz fait là référence au bombardement allemand de la cathédrale de Reims, le 19 septembre 1914.

guerre scientifique, « guerre totale menée par des hommes là-haut qu'on ne voit pas⁵ ». Le progrès technique apporte certes des éléments positifs à l'homme (en matière de santé, par exemple), mais il accroît aussi « ses pouvoirs négatifs » (en matière d'armement) ; et ces pouvoirs négatifs ont des effets plus rapides et radicaux, en comparaison de la lente progression humaine et technique ayant amené à l'art des cathédrales – d'où ce concept d'*asymétrie*.

Plus conceptuellement, Ramuz invite à comprendre ce que le progrès coûte à l'homme : « Toute espèce d'invention technique » n'est pas « un bénéfice net » ; les hommes voient ce qu'une invention leur apporte, « ils sont tout à fait incapables de voir ce qu'elle *prend* » ; « plus l'homme avance dans ses pouvoirs mécaniques, plus il recule dans ses pouvoirs d'intuition » ; « aucun progrès technique n'est absolu⁶ » ; « l'homme n'acquiert rien qu'en perdant autre chose⁷ ». Un peu à la manière de Baudelaire en son temps⁸, Ramuz réfute l'idée d'un état de progrès continu grâce à la technique.

S'apparente à cette idée d'asymétrie la critique de la machine vue comme en opposition à l'outil. Un outil, manuel et non mécanique ou électrique, fonctionne non seulement mieux qu'une machine complexe (« le simple est plus *robuste* que le complexe⁹ »), mais il est un prolongement du bras humain : « L'outil est juste le contraire de la machine, il est la continuation exacte de la main ; il n'y a pas avec lui "interruption de courant" [...]. Avec la machine, au contraire, je confie à un moment donné mon énergie à des organes indépendants [...]¹⁰. » Le rapport de l'artisan et du paysan à leur outil, qui les met en contact avec la nature et la matière, grâce auquel ils *sentent* leur action, par la réaction qu'apporte la matière (pour l'artisan) et la terre (pour le paysan), est sans commune mesure – incommensurable – avec le rapport qu'a l'ouvrier avec sa machine. Celle-ci induit dans l'action humaine une « solution de continuité¹¹ », qui est en elle-même une forme d'asymétrie.

⁵ *Ibid.*, p. 282.

⁶ *Remarques [Six cahiers]*, OC, t. XVI, p. 76. On peut multiplier les citations analogues chez lui, par exemple : « L'homme n'acquiert rien qu'il ne perde par là même [...] c'est se faire une idée bien fautive de l'homme que de croire par exemple que tout progrès technique soit nécessairement pour lui un gain » (*Taille de l'homme, ibid.*, p. 278).

⁷ « Remarques VI », OC, t. XIII, p. 174. L'idée suivant laquelle tout gain se paie apparaît dans de nombreuses analyses ultérieures de la technique, par exemple dans les années 1960 chez Bernard Charbonneau ou Raoul Vaneigem.

⁸ « Mais où est, je vous prie, la garantie du progrès pour le lendemain ? », dans Charles Baudelaire, 'Exposition universelle 1855', *Critique d'art*, Folio Essais, n° 183.

⁹ « Remarques VI », OC, t. XIII, p. 174.

¹⁰ *Remarques [Six cahiers]*, OC, t. XVI, p. 71.

¹¹ *Ibid.* On retrouve cette idée de la machine intermédiaire « entre l'homme qui la dirige et la matière qu'elle triture » dans *Taille de l'homme, ibid.*, p. 297.

L'idée de la dissymétrie entre l'artisan et l'ouvrier, ainsi détaillée 30 ans plus tard, apparaît en germe dans le *Journal* dès 1898. Le jeune homme de vingt ans déplore qu'« il n'y a plus de bons forgerons, d'ingénieurs ébénistes qui [...] imitent de leur mieux les modèles que la nature avait mis sous leurs yeux. [...] Aujourd'hui les ouvriers ont des modèles dessinés qu'ils copient servilement¹². » À propos des engins de guerre, en 1914, Ramuz émet déjà l'idée que « plus un objet est compliqué, plus il est fragile ; rien de plus compliqué que nos engins modernes¹³ ». C'est d'ailleurs dans la tactique de guerre même qu'apparaît l'asymétrie : le premier soin d'une armée est « de détruire, en pays ennemi, tout ce qui permet d'« aller vite » [...] ». Ainsi, « le progrès est[-il] parfois gênant pour ceux-là mêmes à qui nous en sommes redevables » : le militaire en temps de guerre doit parfois défaire le travail de l'ingénieur en temps de paix ; et au combat, les engins de guerre les plus complexes laissent le plus souvent la place « aux baïonnettes, [grâce auxquelles] ce qu'on appelle la « décision » intervient » ; « Le moment capital voit l'homme se dépouiller de tout artifice¹⁴ ». Et Ramuz d'analyser la guerre comme « un recul dans le passé » : par le dépouillement de tout artifice, par la rupture des communications – que même en tant que civil il éprouve (« L'horaire de guerre m'a fait voir que Genève n'est pas si près que cela du Treytorrens, où j'habite¹⁵. »). Même si ces considérations nous sont difficiles à percevoir à présent, et même si Ramuz en a vécu préservé, la guerre a contribué, dès 1914, à forger son analyse de la modernité technique et du progrès.

*

Un deuxième thème de critique de la modernité technique par Ramuz, recoupant en partie le précédent, est celui de la *dénaturation* : dénaturation de l'homme, perte d'un rapport direct avec la nature, mais aussi perte d'un rapport somme toute naturel avec Dieu, dans les deux cas par volonté de toute-puissance humaine, par « humanisme excessif¹⁶ ». Cette critique est particulièrement acérée dans les pages qu'il consacre au communisme dans *Taille de l'homme* (1933) ; cependant Ramuz critique aussi la modernité occidentale, et notamment américaine – ce qui est fréquent dans les années 1930¹⁷. Les deux civilisations, occidentale et soviétique, sont comparées *via* leur rapport à la modernité technique : ainsi, note Ramuz, « Lénine aurait-il réussi, aurait-il même été possible si la société moderne, d'autre part, n'avait pas amorcé, et en somme partagé sa foi (moins absolument, ce qui a été sa faiblesse) ? si elle n'avait pas été elle-

¹² *Journal*, Tome I, 1895-1920, Fondation C. F. Ramuz – Éditions de l'Aire, 1978, p. 34.

¹³ *Ibid.*, p. 202-203 (9 août 1914).

¹⁴ *Ibid.*, p. 202 (9 août 1914).

¹⁵ *Ibid.*, p. 203 (9 août 1914).

¹⁶ *Taille de l'homme*, OC, t. XVI, p. 286.

¹⁷ Sur l'anti-machinisme des années 1930, associé à l'anti-américanisme, on pourra consulter de nombreuses références, par exemple Olivier Dard, *Le Rendez-vous manqué des relèves des années 30*, Puf, 2002 ; Philippe Roger, *L'Ennemi américain. Généalogie de l'anti-américanisme français*, Seuil, 2002.

même profondément mécanisante ou mécanicienne ; si elle n'avait pas déjà transformé un grand nombre d'hommes (au profit de quelques autres) en véritables mécaniques ?¹⁸ » ; et l'écrivain de renvoyer dos à dos « la société-machine américaine [et] la société-machine des Soviets¹⁹ ». Même si elle est moins vive que celle du matérialisme soviétique, la critique du monde occidental moderne recoupe chez Ramuz celle du bourgeois (« La plupart des bourgeois sont des bolcheviques sans le savoir²⁰ » ; « la civilisation moderne, disons bourgeoise²¹ »). C'est là un thème qu'on retrouvera ultérieurement chez Bernanos, celui des régimes séparés par l'idéologie mais unis par leur foi en la technique²².

Perte du rapport à Dieu : « Dieu était tout. Dieu n'est plus. L'homme est tout. » Dans le régime soviétique, l'adoration de Dieu est remplacée par celle du progrès humain²³ ; tout mystère est nié, lui est opposée la science « qui ne peut que grandir sans cesse en le supprimant dans les mêmes proportions²⁴ ». C'est contre cette religion de l'Homme, ce nouvel « *humanisme*²⁵ », cette croyance « au développement indéfini des possibilités humaines²⁶ », que Ramuz s'élève : il serait erroné de laisser croire en ce développement infini – car tout progrès se paie, comme on l'a vu. Cette notion d'humanisme excessif est aussi à replacer dans le contexte du conflit homme/nature qu'il pousse à l'extrême²⁷ : forcer la Nature – c'est-à-dire la piller, aller à son encontre, mal la comprendre, tels sont schématiquement les trois reproches faits par Ramuz au technicisme, bolchevique en particulier.

Celui-ci cherche « à prendre » à la nature : elle n'est pour lui que « beaucoup de pétrole, [...] d'immenses forces hydrauliques, [...] du blé considéré simplement

¹⁸ *Souvenirs sur Igor Strawinsky*, OC, t. XVIII, p. 156. Ramuz évoque par ailleurs « le ralliement du communisme russe au "machinisme capitaliste" » (*Taille de l'homme*, *ibid.*, p. 60).

¹⁹ « Remarques III », OC, t. XIII, p. 107.

²⁰ « Remarques VI », OC, t. XIII, p. 174.

²¹ *Paris (notes d'un Vaudois)*, OC, t. XVIII, p. 399.

²² « Les régimes jadis opposés par l'idéologie sont maintenant étroitement unis par la technique », Georges Bernanos, *La France contre les robots*, 1945, rééd. Le Castor Astral, Bordeaux, 2009. Un autre écrivain contemporain de Ramuz, quoique plus jeune, Jean Giono (1895-1970), serait à lui comparer du point de vue de la critique de la modernité technique : mais ce serait l'objet d'une autre étude, à part entière.

²³ *Taille de l'homme*, OC, t. XVI, p. 287

²⁴ *Ibid.*

²⁵ « Remarques VI », OC, t. XIII, p. 173. L'italique est de Ramuz, qui marque ainsi le caractère plutôt péjoratif qu'il attribue à ce terme.

²⁶ « Remarques VII [b] », OC, t. XIII, p. 196.

²⁷ Stéphane Pétermann (« Ramuz, anarchiste de droite ? *Éthique et politique dans l'œuvre de Charles Ferdinand Ramuz*, *op. cit.*) rappelle la phrase originelle de *Questions*, tant citée mal à propos, raccourcie et galvaudée : « La terre est à droite ; elle est ce qui retient, elle est ce qui empêche ; par là, elle humilie l'homme de gauche. La terre est conservatrice ; lui, il est révolutionnaire, c'est-à-dire qu'il s'insurge contre les nécessités de la nature humaine. »

comme moyen d'échange²⁸ » ; la nature, « qui existe en dehors de nous » et pour cette raison même, est utilisée au seul bénéfice de « l'homme pirate²⁹ ». Elle est même transformée par lui, *dénaturée* : l'ère mécanicienne et chimique abolit les saisons en agriculture (« c'est l'été lui-même que nous récoltons toute l'année par nos machines³⁰ ») ; les engrais, de naturels (fumier), deviennent chimiques, issus de l'azote extrait de l'air (« par le moyen de la transmutation de la matière³¹ »), transformant eux-mêmes la terre.

Ce technicisme modifie la terre et le cycle des saisons, allant ainsi à l'encontre de la nature. Mais il s'attaque aussi à la vie même, puisque les Soviets « pratiquent ouvertement, officiellement et "hygiéniquement" l'avortement », « l'assassinat légal ». Dans cette religion bolchevique de l'homme, tout ce qui est d'origine non humaine est à détruire avec « délectation », de manière « satanique³² », affirme Ramuz : à l'inverse, lui voit le divin dans ce qu'il considère comme le mystère de la naissance – mystère d'une Nature sacralisée.

Enfin, si le communisme cherche à comprendre la nature, il ne le fait que « scientifiquement, [...] sans amour³³ ». Dans la science soviétique, la rencontre entre « le fait et une conscience d'homme » est remplacée par la rencontre entre « le fait et une idéologie » ; les recherches auxquelles se livre le savant soviétique « sont d'avance subordonnées à une idéologie [...] et ne pourront être valables qu'autant qu'elles tendent à la confirmer³⁴ ». Cette attitude contrevient à ce que Ramuz préconise chez le vrai savant, qui doit conserver une forme d'amour de la nature – qui est avant tout un « contemplatif³⁵ », un homme libre qui entretient un « contact *personnel* avec une réalité [...] qui échappe au contrôle social ».

²⁸ *Taille de l'homme*, OC, t. XVI, p. 284.

²⁹ *Taille de l'homme*, *ibid.*, p. 285. Cette idée figure déjà chez Rousseau (*Rêveries du promeneur solitaire*, 1778, promenade VII) : [à propos des plantes] « Toutes ces structures charmantes et gracieuses intéressent fort peu quiconque ne veut que piler tout cela dans un mortier. »

³⁰ *Taille de l'homme*, OC, t. XVI, p. 298.

³¹ *Taille de l'homme*, *ibid.*, p. 299.

³² Toutes citations du paragraphe dans *Taille de l'homme*, *ibid.*, p. 292. Notons aussi que Ramuz critique l'« eugénique » du régime de Hitler, dont « le racisme [...] entend bien ne pas se priver des techniques que la science moderne met à sa disposition (*Besoin de grandeur*, OC, t. XVII, p. 159).

³³ *Taille de l'homme*, OC, t. XVI, p. 285.

³⁴ *Taille de l'homme*, *ibid.*, p. 283.

³⁵ *Taille de l'homme*, *ibid.*, p. 285. La notion de science contemplative rapproche Ramuz de Rousseau (notamment des *Rêveries*, *op. cit.*, promenade VII). Serait utile une analyse comparée de la vision de la science chez Ramuz et chez Rousseau dans son dernier opus ; ainsi une phrase de Ramuz (« L'homme a cessé d'être un artiste pour devenir un savant », *Taille de l'homme*, OC, t. XVI, p. 311.) rappelle-t-elle une phrase célèbre de Rousseau (« Nous avons des physiciens, géomètres, chimistes, astronomes, poètes, musiciens, peintres ; nous n'avons plus de citoyens », *Discours sur les sciences et les Arts*, 1750). Sur la vision qu'avait Ramuz de Rousseau, voir *Les Nouvelles littéraires*, samedi 17 mai 1924, « Une heure avec M. C.F. Ramuz, romancier et essayiste », par M. Frédéric Lefèvre, repris dans OC, t. XIII, pp. 3-19.

Sa critique de la science dépasse toutefois la critique qu'il fait du communisme. Pour Ramuz, l'homme – et donc le savant – est par nature et par essence gnostique. Le tort de la science (« ou d'une certaine science³⁶ », celle relative à une « connaissance tout intéressée³⁷ ») est d'isoler le savant de l'homme, de ce à quoi il croit profondément : de « savant », il est devenu « scientifique », déplore notre auteur³⁸. La science isole l'homme de *sa* nature, mais elle l'isole aussi de *la* nature : « Nous sommes séparés de la nature par la connaissance que nous en avons ou que nous croyons en avoir, par les pouvoirs nouveaux³⁹ ». Il faut lire là entre les lignes (« que nous croyons en avoir ») les limites selon Ramuz d'une connaissance rationnelle liée à la science : la vraie connaissance de la nature ne peut se faire qu'intérieurement et personnellement, par un rapport individuel et immédiat. Ce qu'il avait déjà exprimé à 25 ans, de manière elliptique : « Je ne crois pas à la science. Je ne crois plus qu'à la croyance. » ; la vie n'a que « le sens qu'on lui donne⁴⁰ », il n'y a pas à lui chercher sens et cause qui lui seraient intérieurs et endogènes.

*

L'ennui naquit un jour de la technicité. Un troisième type de critique de la modernité, recoupant partiellement le précédent mais néanmoins distinct, est le spectre d'un homme standardisé, d'un homme moyen, qui ennuie et qui s'ennuie, dans un « monde mécanique [qui] n'est qu'une répétition éternelle [...]»⁴¹ ; avec, en arrière-plan, la crainte de l'effacement d'un type humain cher à Ramuz, le paysan, au profit de cet homme standardisé. Des linéaments de ce thème sont présents dès 1908 : l'ennui est susceptible de se manifester au commerce même de ces hommes nouveaux : l'artisan, par amour de son métier, en parle de manière intéressante, « l'ouvrier de fabrique, non ». Ce dernier, ainsi que le comptable ou le fonctionnaire, « qui sont, à un degré si on veut supérieur, dans la position de l'ouvrier de fabrique », ne s'intéressent ni à leur métier ni à leur vie ; ils ont « des "opinions", ramassées à droite et à gauche, non vécues⁴² ».

Car si le progrès met en apparence l'homme à l'abri des risques (à l'abri du risque naturel, à l'abri du risque par la médiation qu'exerce la machine entre lui et la matière), cette protection est, selon Ramuz, génératrice d'ennui : « On fera mourir l'homme

³⁶ Remarques [Six cahiers], OC, t. XVI, p. 89.

³⁷ Journal (Choses écrites pendant la guerre), OC, t. III, p. 346.

³⁸ Remarques [Six cahiers], OC, t. XVI, p. 78.

³⁹ Journal (Choses écrites pendant la guerre), OC, t. III, p. 346.

⁴⁰ Journal, Tome I, 1895-1920, op. cit., p. 109 (14 décembre 1903).

⁴¹ Remarques [Six cahiers], OC, t. XVI, p. 90.

⁴² Journal, Tome I, 1895-1920, op. cit., p. 150 (24 mars 1908).

d'ennui en le mettant mécaniquement à l'abri des risques⁴³.» L'ouvrier ne trouve plus de plaisir dans son travail mécanique ; mais il en vient à s'ennuyer aussi dans sa vie, faite de loisirs « mathématiquement⁴⁴ » organisés, dans lesquels tout esprit d'aventure a disparu (« ils n'osent même plus aller boire parce qu'on les a persuadés que l'alcoolisme est dangereux⁴⁵ »). L'ouvrier est « victime deux fois », victime de la machine à l'usine, de la « machine sociale⁴⁶ » en dehors.

Côté soviétique, Ramuz déplore que le régime, ayant fondé historiquement son pouvoir sur l'ouvrier mécanicien, ne (se) réclame que (de) cette espèce d'homme ; il veut « “liquider” le paysan », celui qui apprend de la nature, « qui reçoit encore ses leçons des choses », qui est « enseigné » par elle, grâce, notamment, aux sensations que lui donne l'outil qu'il tient en main. Les Soviétiques « entendent que l'homme soit enseigné par eux », et par eux seulement : la machine (par exemple agricole) supprimant tout contact direct avec la terre, ils vont « généraliser l'emploi de la machine⁴⁷ ». C'est une seconde manière de *fonder* leur pouvoir sur l'ouvrier : la première est historique (ce sont les ouvriers qui ont fait le bolchevisme), la seconde est quotidiennement répétée (le communisme garde son pouvoir sur l'ouvrier par la machine). Ramuz va jusqu'à imaginer une dystopie – non (encore ?) réalisée – dans laquelle à la famille paysanne, ancrée dans une histoire et dans un territoire, le bolchevisme en viendra à substituer des collectivités ouvrières polyvalentes, rassemblées dans les villes (ainsi mieux contrôlées), travaillant à l'usine, sauf l'été où elles seraient déplacées aux champs⁴⁸. Quant au monde bourgeois occidental, il continue à tolérer le paysan – pour combien de temps encore⁴⁹ ? En tout état de cause, dans un régime comme dans l'autre, « [l]a science et l'industrie travaillent universellement contre le paysan⁵⁰. »

Avec l'ouvrier, avec le citadin, avec le consommateur – que Ramuz oppose tous au paysan –, la modernité génère ainsi un homme uniforme, un homme moyen, un « homme nombre⁵¹ », en conformité avec l'égalitarisme des sociétés soviétique ou américaine. Il s'agit d'« unifier l'homme par la suppression du paysan » afin que « la race mécanicienne [soit] partout la même⁵² ». La race et la langue sont condamnées, car

⁴³ *Remarques [Six cahiers], OC, t. XVI, p. 91.*

⁴⁴ *Ibid.*

⁴⁵ *Ibid.*

⁴⁶ *Ibid.*

⁴⁷ *Taille de l'homme, OC, t. XVI, p. 295.*

⁴⁸ *Ibid.*, p. 299.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 295.

⁵⁰ *Questions, OC, t. XVI, p. 390.*

⁵¹ *Souvenirs sur Igor Stravinsky, OC, t. XVIII, p. 139.* Ici, Ramuz développe ce thème dans le domaine de l'art : Stravinsky est qualifié d'« homme direct », par opposition à l'homme nombre, « indirect », dont la compréhension et la sensibilité artistiques sont médiées et dictées par d'autres.

⁵² *Taille de l'homme, OC, t. XVI, p. 299.*

elles appartiennent à la nature. Tout se rapporte alors « à l'unité interchangeable », à « l'homme standard dont l'Américain réalise déjà le type⁵³ » – d'ailleurs « l'Amérique » « finira par la supprimer [l'intelligence] ». La moyenne, celle de l'homme moyen, comme l'égalité, sont issues du calcul et du nombre – « sur la terre règne le nombre⁵⁴ » ; tandis que l'inégalité, qui s'y oppose, procède de Dieu⁵⁵. À l'inverse, le matérialisme, et le progrès scientifique, participent de la moyenne : « C'est l'homme moyen [...] qui atteindra la Lune ou Mars le premier [...] ; c'est l'homme moyen, [...] ni trop ni pas assez sensible, [...] ni trop ni pas assez intelligent, [...], qui sera en définitive l'excellent ingénieur ou le parfait mécanicien que ce même progrès suppose⁵⁶. »

À travers l'exaltation récurrente du paysan, et la critique de « l'homme moyen », ce sont aussi des opinions de type élitaire qui s'expriment chez Ramuz – comme on l'observe chez nombre de ses contemporains, en réaction à la démocratisation des sociétés⁵⁷. Cette forme de réaction élitaire, opposée à la démocratisation, à l'accès d'un plus grand nombre aux biens et à l'information, se traduit chez Ramuz par un certain nombre de remarques, telles que : avec la TSF, « la bêtise de l'homme ou sa médiocrité [...] se font entendre à des kilomètres⁵⁸ » – elles se répéteront par la suite chez d'autres, dans des camps politiques divers.

*

Un dernier type de critique de la modernité formulé par Ramuz a trait à la vitesse, notamment dans *Paris (notes d'un Vaudois)* (1938). Ce thème est récurrent dans les critiques de la modernité des années 1920-1930 – lui répond d'ailleurs l'exaltation de la vitesse, dans ces mêmes années. On en trouve cependant les prémisses chez Ramuz dès 1905, quand de Paris il songeait à Lausanne, « où on peut vivre tranquillement sans être dérangé par le roulement des omnibus, la gesticulation des passants dans la rue, le défilé des événements⁵⁹ ».

⁵³ « Remarques VI », OC, t. XIII, p. 175.

⁵⁴ *Ibid.*, pp. 174-175.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 174.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 175. Cette idée de la technique génératrice d'un « homme moyen » et conduite par lui (à moins que ce ne soit la technique qui le conduise) apparaît plus tard chez Jacques Ellul, *La Technique ou l'enjeu du siècle* (1954). Il serait intéressant de savoir si Ellul a été lecteur de Ramuz.

⁵⁷ Par exemple au début du XX^e siècle chez Georges Sorel, ou chez René Guénon, *La Crise du monde moderne*, 1927. Ramuz connaît-il l'œuvre protéiforme de son contemporain Guénon (1886-1951), avec qui il partage pourtant un certain nombre de thèmes de critique de la modernité ?

⁵⁸ « Remarques V », OC, t. XIII, p. 133. Ce genre d'idées (que certains de nos jours qualifieraient de « réactionnaires » et d'« élitistes ») se retrouvent plus tard chez des penseurs critiques de la modernité (plutôt classés à gauche), comme Ellul ou l'homme politique et essayiste écologiste René Dumont (1904-2001).

⁵⁹ *Journal, Tome I, 1895-1920, op. cit.*, p. 135 (décembre 1905).

Dans sa critique de la vitesse, ce n'est pas l'ouvrier-machine soviétique que Ramuz met en scène, mais l'homme occidental urbain. Celui-ci perd le contact avec ses sensations, la machine urbaine s'interposant entre elles et lui (comme la machine-outil le fait pour les sensations de l'ouvrier) : il ne monte plus l'escalier mais prend l'ascenseur, par le téléphone il perd le contact direct avec autrui, il ne se déplace plus à pied mais en automobile – et de tout cela il « tire gloire⁶⁰ ». L'opposition à la nature est à nouveau mobilisée en relation à la vitesse urbaine : l'homme accroît sa vitesse sans mesure, contrairement à la nature, qui prend son temps – « l'homme est pressé, la nature paresseuse⁶¹ ». Et Ramuz de déplorer parallèlement la prolifération d'« une multitude d'engins de tout genre, construits en série, dont l'homme vient seulement de prendre l'habitude et dont il ne peut déjà plus se passer⁶² » : on peut voir là une prémonition de l'explosion de la société de consommation, friande d'objets techniques à renouveler en permanence.

Dans cette critique de la modernité urbaine, la spécificité de Ramuz est peut-être, à nouveau, la façon dont il oppose la modernité à la nature. En Vaud, il vit dans la nature et au milieu d'elle, face à « une technique non moins compliquée, mais secrète, intérieure, silencieuse, toute-puissante et invisible, celle qui préside à l'élaboration des germes et à l'ordre des saisons⁶³ ». Avec le progrès et la modernité urbaine, « c'est l'homme qui menace la nature », tandis qu'en dehors de la ville « c'est la nature qui menace l'homme⁶⁴ » ; et, dans ce style fait de chiasmes qu'il affectionne, il oppose « ici, l'aridité du sol » (au cœur de la nature) à « ailleurs l'aridité du cœur⁶⁵ » (en ville).

*

À la suite de cette catégorisation peut-être parfois artificielle mais qui donne les grands axes de la critique ramuzienne de la modernité technique, il convient d'apporter une nuance à ce qui apparaît chez Ramuz comme une critique construite et argumentée. Dans le livre de commande qu'est *La Suisse romande* (1936), l'exaltation du paysan s'exprime en rapport avec la modernité industrielle – mais, curieusement, pas *contre* cette dernière : le paysan et la terre romandes seraient, grâce à leurs qualités, une prédilection pour les « fabriques ».

Ainsi dans le Jura vaudois, à Sainte-Croix, on est passé de la boîte à musique au phonographe puis à la fabrication d'appareils de TSF. Car la vraie richesse du Jura

⁶⁰ *Paris (notes d'un Vaudois)*, OC, t. XVIII, p. 415.

⁶¹ *Ibid.*, p. 360.

⁶² *Ibid.*, p. 398.

⁶³ *Ibid.*, p. 386.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 390. On retrouve la même idée dans le *Journal* : « Ce n'est plus elle qui nous est hostile, c'est nous qui lui sommes hostiles » (*Choses écrites pendant la guerre*, OC, t. III, p. 346).

⁶⁵ *Paris (notes d'un Vaudois)*, OC, t. XVIII, p. 390.

n'est pas dans sa production, que « les progrès de toute sorte peuvent à chaque instant démoder⁶⁶ » : elle est dans « une certaine qualité⁶⁷ » qui préside à cette production – « [e]lle est esprit pour tout dire ». Ces qualités expliquant le développement de l'industrie ne se limitent pas à l'habitant, elles concernent aussi l'environnement, la nature : la pureté de l'air, celle de l'eau, associées à l'aptitude héréditaire et intrinsèque de la main d'œuvre constituent de manière déterminante « certaines qualités manuelles que la machine ne fait qu'imiter⁶⁸ ». C'est dans ces conditions, par exemple celle de « l'excellence d'un laitage⁶⁹ », qu'on peut trouver là « la fabrique de chocolat la plus perfectionnée⁷⁰ », qui ne doit rien à la machine. En plus donc des qualités du paysan vaudois, c'est la nature locale elle-même qui déterminerait localement le succès de ce type d'industrie.

En Suisse romande, « [c]e que la fabrique moderne met donc en œuvre, avec sa machinerie perfectionnée, ce sont certaines valeurs toutes primitives, et héréditaires, et par là même très authentiques, dont elle n'est que le prolongement⁷¹. » On est là loin des assauts contre l'industrie soviétique : l'argument apparaît donc comme à validité locale – on ne trouverait pas ces qualités-là chez le peuple russe⁷². Le raisonnement donne l'impression d'une certaine ambivalence : industrie et technique sont vilipendées partout dans le monde occidental ou soviétique, mais pas... en Suisse romande, lorsque c'est le paysan romand qui devient lui-même ouvrier. Émettons l'hypothèse suivant laquelle chez Ramuz l'exaltation du paysan et du pays romands prime sur la critique de la modernité technique – en tout cas, ce serait là, en pays romand, qu'un modèle d'industrialisation harmonieuse pourrait voir le jour.

*

La critique de la modernité apparaît donc de manière permanente dans l'œuvre de Ramuz. Elle s'inscrit dans une pensée sans doute inspirée de l'air du temps des années 1930 : les mêmes enchaînements reviennent, et les mêmes thèmes, avec parfois des analogies très stylisées⁷³ – sa pensée peut être vue comme parfois répétitive, en tout cas sur ce thème. Elle peut aussi paraître réactionnaire (au sens neutre du terme : en

⁶⁶ *La Suisse romande, OC, t. XVII, p. 14.*

⁶⁷ *Ibid.*, p. 15. La phrase qui suit est à la même page.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 32.

⁶⁹ *Ibid.*

⁷⁰ *Ibid.*

⁷¹ *Ibid.*

⁷² Pourtant il y a, de manière locale à nouveau, dans son ouvrage sur Stravinsky, une exaltation chez Ramuz de l'âme russe : « [Une] Russie paysanne [...] seule terre chrétienne de l'Europe » ; « ce grand peuple (un des seuls qui méritent encore ce beau nom » ; « le salut viendra quand même (un jour) de cette autre extrémité de l'Europe [...] » (*Souvenirs sur Igor Strawinsky, OC, t. XVIII, p. 155 et p. 199*).

⁷³ Par exemple l'image de l'atome, « réalité première mais *unique*, toujours pareille et en tout lieu » (« Remarques VII [b] », *OC, t. XIII, p. 197*) paraît à la fois stylisée et vide de sens.

réaction contre son temps), avec ses aspects élitaires et antidémocratiques – encore très présents avant-guerre. À l'inverse, sa position anti-bourgeoise (qui en ferait un « anarchiste de droite », ou un « anarchiste protestant⁷⁴ ») est à relever ; et sa pensée antimoderne, même si elle est courante à l'époque, est argumentée et sans doute originale – notamment pour ce qui concerne le rapport homme/nature (même si l'opposition peut parfois paraître exacerbée). Au sein de son courant d'idées politiques, il préfigure d'autres critiques de la modernité, comme celle de Bernanos en 1945⁷⁵ ; ou celles de penseurs plutôt considérés comme de gauche, tels Jacques Ellul (1912-1994) et Bernard Charbonneau (1910-1996).

À ce propos, l'importance de Ramuz quant à la critique de la modernité n'échappe pas à Charbonneau, dès 1937 : le jeune penseur engagé dans le mouvement personnaliste des années 1930 en fait un précurseur en indiquant qu'« à l'origine il y a Ramuz ». Il poursuit en relevant que « [l]es préoccupations qui agitent Giono et Ramuz ont un sens révolutionnaire plus profond que les cas de conscience des écrivains parisiens », mais tempère cela pour Ramuz en constatant qu'« il manque à Ramuz, comme aux paysans, le sens d'une mission révolutionnaire⁷⁶ ». Non, Ramuz n'est pas un révolutionnaire, fût-ce un « révolutionnaire malgré [soi] », comme se qualifient eux-mêmes Ellul et Charbonneau. Il est en tout cas intéressant de constater que ce dernier, dont les écrits sont redécouverts de nos jours par une école historique de la pensée écologique⁷⁷, a vu en Ramuz un éminent précurseur, à sa manière, de la critique de la modernité.

De la critique contemporaine de la technique, en remontant aux écrits de Charbonneau et d'Ellul (parmi d'autres penseurs des années 1950-1980), et jusqu'à Ramuz dans les années 1920 (parmi d'autres aussi), voire avant, se dessine ainsi une histoire de la critique de la modernité technique, avec le retour de certains arguments et idées. C'est ainsi que Ramuz est à redécouvrir, lui aussi, dans le cadre d'une étude plus systématique des pensées individuelles de critique de la modernité technique⁷⁸ ; ces pensées souvent très personnelles – qui peuvent néanmoins s'inspirer les unes des autres – se situent hors des mouvements collectifs et politiques de critique de la

⁷⁴ Stéphane Pétermann, art. cit.

⁷⁵ Georges Bernanos, *La France contre les robots*, op. cit.

⁷⁶ Bernard Charbonneau, « Le sentiment de la nature, force révolutionnaire », *Journal intérieur des groupes personnalistes du Sud-Ouest (Bayonne, Bordeaux, Pau, et Toulouse)* ; réédité in B. Charbonneau, J. Ellul, *Nous sommes des révolutionnaires malgré nous. Textes pionniers de l'écologie politique*, 2013, Seuil.

⁷⁷ Voir par exemple l'école historique (avec notamment C. Bonneuil et J.-B. Fressoz, EHESS) d'étude des mouvements politiques de contestation du développement industriel et scientifiques dans la période 1945-1975.

⁷⁸ De manière liée à sa critique de la modernité technique, la pensée de Ramuz constitue aussi un jalon important dans la critique de l'*humanisme*, vu comme volonté de toute-puissance de l'homme – débat renouvelé aujourd'hui avec le concept quelque peu galvaudé de *transhumanisme*.

technique, plus couramment étudiés. Croiser les études littéraires (comme celles concernant Ramuz) aux études historiques (notamment l'histoire de la critique de la technique) peut à cet égard être fructueux pour les unes comme pour les autres – pour une meilleure compréhension à la fois des œuvres de ces écrivains-essayistes d'une part, et de la critique comparée de la modernité à travers l'histoire d'autre part.

Alexandre MOATTI est ingénieur en chef des Mines, chercheur associé en histoire des sciences au laboratoire SPHERE (UMR 7219), université Paris-Diderot.